

Sujet : Travail et bien commun	Le bien commun Conférence de Carême 6
Intervenant : Pierre Yves GOMEZ	26 mars 2015

La réflexion sur les rapports du travail et de l'économie au bien commun clôt le cycle de conférences de Carême 2015. Ce thème s'inscrit tout naturellement dans la vocation de notre Maison d'Eglise consacrée au monde du travail. Comment le management peut-il être au service de l'homme alors que certains cherchent du travail et que d'autres en ont trop...

Pierre Yves GOMEZ est professeur de stratégie et directeur de l'Institut Français de Gouvernement des Entreprises à l'EMLYON. Il travaille sur la gouvernance des entreprises, la façon dont s'exerce la responsabilité des dirigeants, mais aussi le travail comme le moyen par lequel l'homme est lui-même gouverné. Selon ses propres termes, il est amoureux de la Doctrine sociale de l'Eglise, seul *corpus* cohérent selon lui des activités en société ; il est le fondateur des Parcours Zachée pour permettre à chacun d'intégrer cette Doctrine sociale dans sa vie quotidienne. La réflexion qu'il nous propose est centrée sur l'entreprise mais elle est largement généralisable.

En quoi le travail est-il lié au bien commun, ensemble des conditions sociales qui permettent à chacun et à tous de grandir en humanité ? Le terme de *commun* est ambigu, le travail semble parfois plus collectif que véritablement commun. Or commun vient de *com-munus*, qui signifie que l'on a une dette (*munus*) en commun (*cum*). Le travail nous projette dans un espace commun par nature, parce qu'il nous relie à une histoire, des pratiques, des interactions. Même les travailleurs indépendants sont en dépendance des autres, partagent avec eux une dette sociale commune. Ainsi le travail nous invite à la communauté. C'est une des erreurs des grandes entreprises de méconnaître cette dimension communautaire du travail. L'économiste François PERROUX insistait déjà en parlant de la *fusion des activités et des consciences* qui s'opère quand il y a communauté d'objets et de buts.

Si on s'intéresse à présent au terme **bien**, on constate que, notamment depuis les années 1990 certains voudraient l'évacuer de la notion d'économie, prétendant que l'économie est *a-morale*, purement mécanique. Or elle est, au contraire, très morale. Adam SMITH, un de ses pères fondateurs, était d'ailleurs moraliste. Anthropologiquement, l'homme a besoin de donner du sens à ce qu'il fait, à tâtons ou de façon explicite, de « *donner vie à des objets inanimés* » comme l'écrivait Karl MARX, sous peine de frustration et même de pathologie. Ainsi parle-t-on de travail *bien fait*, de *bien-être* au travail, de travailler au *bien* de tous, etc. La recherche du bien est inséparable des actes économiques réels. Elle leur donne sens.

C'est pourquoi, Pierre Yves GOMEZ ne peut imaginer que l'entreprise ne se pose pas la question du **bien commun**. Elle a vocation à créer l'ensemble des conditions de travail qui permettent à chacun et à l'ensemble en tant que communauté d'épanouir pleinement ses possibilités en donnant du sens à son travail.

Cela devrait être au cœur des préoccupations managériales. Pourtant on en parle peu dans l'entreprise ou plutôt on n'aborde le sujet que sous l'angle de la performance : les managers affirment que si chacun est au maximum de son efficacité, l'entreprise sera elle-même performante.. Il s'agit donc de trouver la meilleure matrice, la meilleure gestion celle qui optimisera le résultat. Le manager devient un organisateur, un contrôleur et la plus grande partie de son temps est consacrée à la rédaction et la présentation de rapports au niveau supérieur ! L'ingénierie a pris le pouvoir.

Michèle Rain

rain.mane@wanadoo.fr

Notre Dame de Pentecôte

Or l'organisation est nécessaire mais elle ne doit pas être exclusive, sous peine de voir l'entreprise perdre son rapport au *bien commun*, lequel ne se prescrit pas. Il ne peut être le résultat d'un recueil de prescriptions décidé d'en haut. C'est un peu comme l'Évangile et sa mise en œuvre. Au mieux il s'agit de donner l'envie, l'élan, le désir de participer à une communauté de travail servant un bien commun.

Comment rendre la santé à ces entreprises malades de la gestion abstraite? Comment rendre au travail sa place au service du bien commun, c'est-à-dire, en fait, comment lui rendre son *sens*? La première recommandation est de rappeler à chacun à quoi il sert en réapprenant à considérer l'entreprise comme une communauté dans laquelle le travail est incarné, reconnu. Le manager doit gérer à partir du travail tel qu'il se fait, pour accompagner, amplifier le sens qu'y mettent ceux qui produisent. Certes, il est parfois difficile, voire impossible dans certains cas, de trouver du sens à ce que l'on fabrique. C'est pourquoi notre exigence éthique doit nous conduire à nous interroger. Quel est l'impact de notre travail sur nos collaborateurs, notre famille? Comment ce que nous produisons sert (ou non) la société? Tout exercice d'une activité invite à une responsabilité propre. Celle du manager aussi. Au service du bien commun, il contribue à créer les conditions de travail qui vont permettre à chacun d'épanouir ses capacités... à servir ce bien commun. La Doctrine sociale de l'Église n'attend pas un supplément d'âme mais elle cherche le déploiement des conditions qui permettent à l'homme de s'épanouir à partir de son travail. Et dans cette période difficile où 10% de la population n'a pas de travail, il est bon de rappeler que la participation à la Création dépasse le travail salarié, qu'elle implique de contribuer, parfois bénévolement, à ce que la société soit plus juste, plus efficace et, finalement plus susceptible d'accueillir l'homme.